

chant certains procédés pratiques de son art, découverte sur le mérite de laquelle ils désiraient être complètement édifiés. Les travaux dans lesquels il était engagé ne lui laissaient pas le loisir nécessaire à cette mission, et il avait eu la bonté de me désigner comme pouvant la remplir à sa place.

Je ne devais pas hésiter à me prévaloir de cette offre tout obligeante; car si je remplissais mon mandat aussi bien qu'il m'était permis de l'espérer, il en devait résulter pour moi un engagement permanent auprès du journal illustré, dont jusqu'alors je n'avais été le collaborateur qu'à titre indirect et précaire.

Je reçus mes instructions, et fis mes malles dès le lendemain. En laissant Laura, une fois encore (mais combien les circonstances étaient changées !) sous la protection de notre chère sœur, une considération sérieuse me revint à l'esprit, qui avait déjà, plus d'une fois, préoccupé ma femme aussi bien que moi, savoir ce que serait désormais l'avenir de Marian.

Avions-nous aucun droit d'accepter, dans notre égoïste attachement, le sacrifice absolu de cette généreuse existence ? N'était-ce pas notre devoir et en même temps la meilleure manière de lui témoigner notre reconnaissance, que de nous oublier désormais pour ne plus penser qu'à elle ?

Sur le point de me mettre en route, je voulus lui faire part de cette pensée, dans un moment où nous étions seuls. Mais elle prit ma main, et dès les premiers mots m'imposa silence.

— Après tout ce que nous avons souffert ensemble, à nous trois, me dit-elle, il ne peut y avoir entre nous qu'une séparation, la dernière de toutes. Mon cœur et mon bonheur, Walter, sont avec Laura et vous. Attendez qu'il y ait, d'ici à peu, des voix d'enfants autour de votre foyer. Je leur apprendrai à plaider ma cause dans le seul langage qu'ils puissent parler,

et la première leçon qu'ils réciteront à leur père et mère sera celle-ci : — " Nous ne pouvons nous passer de notre tante ! "

\* \* \*

Je ne fis pas seul le voyage de Paris. A la dernière heure, Pesca résolut soudainement de m'accompagner. Depuis sa soirée de l'Opéra, il n'avait pu recouvrer sa sérénité habituelle, et voulait essayer, pour se ranimer un peu, d'une semaine de distractions.

Je remplis la mission qui m'était confiée, et j'avais terminé le rapport dont j'étais chargé, quatre jours après notre arrivée à Paris. Je m'arrangeai pour consacrer le cinquième jour à parcourir la ville, et à me distraire avec Pesca.

Notre hôtel s'était trouvé trop rempli pour qu'on pût nous loger de plain-pied. Ma chambre était au second, et celle de Pesca, justement au-dessus, au troisième étage. J'y montai, le cinquième jour, de bonne heure, pour savoir si le professeur était prêt à partir. Comme j'arrivais sur le palier, je vis sa porte s'ouvrir en dedans; une main allongée, délicate et nerveuse (ce n'était pas, à coup sûr, celle de mon ami) la tenait entre-baillée.

J'entendis en même temps la voix de Pesca, vibrante d'émotion, prononcer tout pas ces mots, dans son langage natal : — Je me souviens du nom, mais je ne connais pas l'homme... Vous l'avez vu à l'Opéra; il était si changé qu'il n'y avait pas moyen de le reconnaître... J'acheminerais le rapport... au besoin, je ferai plus... — Faire plus serait inutile, répondit une autre voix.

La porte s'ouvrit alors, toute grande, et l'homme aux cheveux blonds, l'homme à la joue balafmée, — l'homme que j'avais vu, quelques jours avant, suivre en cabriolet le comte Fosco, cet homme sortit de la chambre. Comme je m'écartais pour le laisser passer, il me salua; — son visage était d'une pâleur effrayante, et en des-

pendant, il s'appuyait fortement à la rampe de l'escalier.

Je poussai la porte, et j'entrai chez Pesca. Il était roulé sur lui-même, de la plus étrange façon, dans un coin du sofa. Comme je m'approchais, il sembla se rapetisser encore : on eût dit qu'il voulait m'éviter.

— Est-ce que je vous dérange ? lui demandai-je. Je ne savais pas que vous aviez un ami chez vous, et ne m'en suis douté qu'en le voyant sortir.

— Ce n'est pas un ami, répondit Pesca fort ému. Je l'ai vu aujourd'hui pour la première et dernière fois.

— Je crains qu'il ne vous ait apporté de mauvaises nouvelles.

— D'horribles nouvelles, mon bon Walter !... Retournons à Londres... Je ne veux plus rester ici... Je regrette sincèrement d'y être venu. Les infortunes de ma jeunesse pèsent sur moi d'un poids bien lourd, dit-il en tournant son visage du côté de la muraille. C'est un rude fardeau pour mon âge mûr... Je m'efforce de les oublier; mais elles ne m'oublient pas, elles !

Je ne crois pas, répliquai-je, que nous puissions partir avant ce soir. Vous viendrait-il, d'ici-là, de m'accompagner dans mes courses ?

— Non, mon ami; j'attendrai ici. Mais partons aujourd'hui !... Partons, je vous le demande en grâce...

Je le quittai en l'assurant que nous sortirions de Paris dans la soirée. Nous étions convenus, la veille, de monter aux tours Notre-Dame, et d'y relire certains chapitres du beau roman de Victor Hugo. Rien, dans la capitale de la France, ne m'inspirait une curiosité plus vive; — et je m'acheminai seul vers la vieille cathédrale.

En arrivant, par les quais du côté de Notre-Dame, je passai naturellement devant la Morgue, ce terrible charnier de Paris. Il y avait grande foule et grand tumulte autour de la porte. La curiosité

populaire et cette soif d'horreurs qui est l'apanage des classes inférieures, trouvaient évidemment de quoi se satisfaire à l'intérieur du sinistre édifice.

J'aurais passé mon chemin, si mon oreille n'avait saisi au vol quelques mots échangés entre deux hommes et une femme qui causaient à la limite extérieure du groupe tumultueux. Ils sortaient à peine de la Morgue, et la description qu'ils faisaient du cadavre qu'ils venaient de voir, saisit vivement mon imagination.

Cela devait être, car il s'agissait d'un homme " taillé dans des dimensions colossales, et portant à son bras gauche une marque bizarre ".

Dès que ces paroles m'arrivèrent, je fis halte, et pris ma place parmi les gens qui se pressaient pour entrer. Un vague et obscur pressentiment de la vérité m'avait traversé l'esprit au moment où j'entendais vibrer, à travers la porte ouverte, la voix de Pesca, et lorsque j'avais vu le visage de l'étranger qui, sur l'escalier de l'hôtel, passait en s'inclinant devant moi.

Maintenant, la vérité elle-même m'était révélée; — révélée par ces paroles que les hasards avait fait arriver à mes oreilles. Ainsi donc une autre vengeance que la mienne avait suivi cet homme prédestiné depuis sa stalle au théâtre jusqu'à la porte de sa maison, et depuis cette porte jusqu'au refuge qu'il était venu chercher à Paris. Une autre vengeance que la mienne lui avait demandé compte de ses méfaits, et lui en avait infligé le mortel châtement.

Le moment même où je l'avais désigné à Pesca, dans le parterre du théâtre, de manière à être entendu par cet étranger qui, placé à côté de nous, l'examinait comme nous, — ce moment avait scellé sa condamnation. Je me rappelai le combat qui se livrait dans mon cœur, alors que nous étions face à face, — la peine que j'avais eue à souffrir qu'il m'échappât, — et ce souvenir me fit frissonner.

Lentement, pouce par pouce, j'avancé,